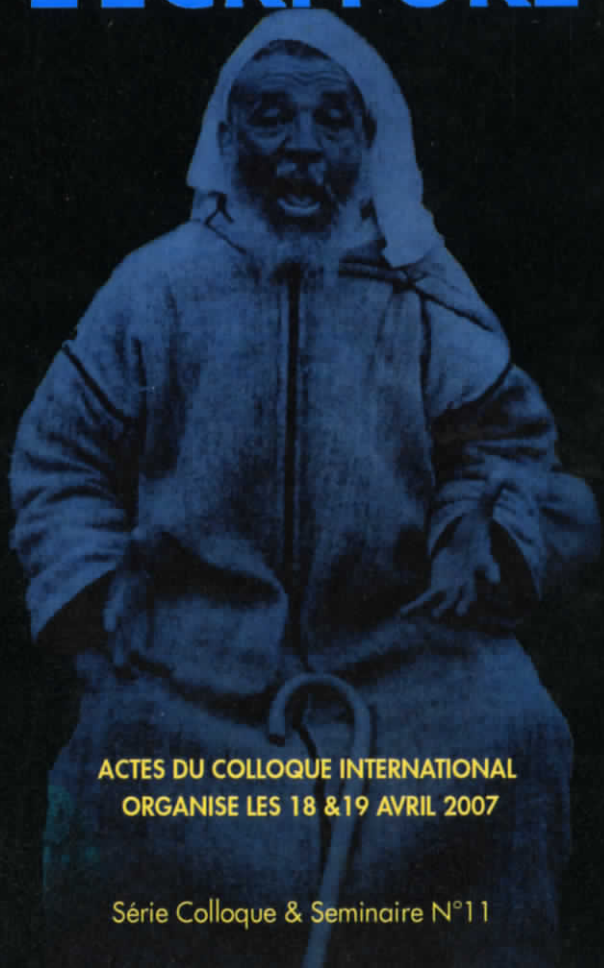




UNIVERSITE CHOUAIB DOUKALI
FACULTÉ DES LETTRES
ET DES SCIENCES HUMAINES
EL JADIDA

AUTOUR DE L'ORALITE ET DE L'ECRITURE



ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL
ORGANISE LES 18 & 19 AVRIL 2007

Série Colloque & Séminaire N°11

Le visuel entre l'oral et l'écrit

(Brèves réflexions pour introduire le vers dans le fruit)

Carl Havelange

Université de Liège - Belgique

Je voudrais prendre le risque de déplacer légèrement l'ordre de notre questionnement, en espérant cependant ne pas trop m'éloigner des préoccupations qui nous rassemblent. Introduire, d'une certaine manière, le « vers dans le fruit », en me proposant d'inscrire dans notre propos quelque chose -« l'image », « le visuel »-, qui, *a priori*, semble lui être étranger.

Il est vrai que la distinction entre oralité et écriture se donne pour évidente. Elle trace entre deux formes culturelles comme une ligne claire qui, depuis « toujours », nous aide à penser à la fois l'histoire et le présent des mondes que nous habitons. L'anthropologie des cultures dites primitives, puis traditionnelles ou « premières », s'est longtemps donnée comme l'étude des sociétés sans écriture, massivement -et sans doute indûment-, opposées aux civilisations de l'écrit. Le point de vue de l'anthropologie posait comme un postulat l'antériorité en quelque sorte constitutive ou définitoire des premières et l'avènement des secondes comme la marque d'une modernité dont la direction n'avait guère à être questionnée.

On passait toujours -tel était le modèle-, de l'oralité à l'écriture. Fût-ce même pour considérer les formes actuelles de l'oralité comme des traces en quelque sorte archéologiques d'états plus anciens de la culture. C'est, par exemple, dans cette perspective que James Georges Frazer, entendait définir les cultures traditionnelles encore observables comme nos « ancêtres contemporains ».

On ne répétera jamais assez [...] que les superstitions et les coutumes populaires des paysans constituent de loin le témoignage le plus complet

et le plus sûr que nous possédions sur la religion primitives des Aryens. C'est qu'en effet l'Aryen primitif [...] n'est pas mort. Il existe encore aujourd'hui parmi nous. Les grandes forces intellectuelles et morales qui ont révolutionné le monde civilisé n'ont guère eu d'action sur le paysan. Il est, dans ses croyances intimes, ce qu'étaient ses ancêtres, au temps où les arbres des forêts poussaient, et les écureuils folâtraient, sur l'emplacement où se dressent aujourd'hui Rome et Londres.

A la faveur de ces modèles et de ces catégories comme naturalisées dans l'espace de nos savoirs, nous avons intériorisé l'idée, non seulement de l'antériorité historique de l'oral sur l'écrit, -ce qui paraît difficilement contestable-, mais également l'idée de la nécessaire substitution de l'un à l'autre dans l'inexorable mouvement d'une modernité qui, de proche en proche, atteint ou atteindra toutes les cultures. Dès lors le processus de modernisation est-il souvent conçu comme une tension et une lutte entre oralité et écriture. Le vainqueur désigné de ce combat est évidemment, toujours, à terme, l'écriture. L'oralité est perdante; l'écriture est victorieuse : tel est le scénario qui domine implicitement nos manières de comprendre l'histoire et toute forme de devenir.

L'histoire des mentalités, dans la foulée de l'école des Annales, illustre très bien ce mouvement et ce qui, peu à peu, s'est institué comme une évidence informulée dans nos manières de penser. Ainsi, dans l'étude des sociétés d'Ancien Régime européennes, le concept de « cultures populaires », opposé à celui de « cultures des élites » -catégories rectrices de l'histoire des mentalités à partir des années 1960-, a relayé massivement dans le domaine de l'histoire les schémas de la pensée anthropologique. Le « peuple », toujours pensé du côté de l'oralité, contre « l'élite », toujours porteuse des pouvoirs de l'écrit. L'histoire des « cultures populaires » est décrite comme un processus plus ou moins violent d'acculturation de l'oral à l'écrit, reproduisant dans le microcosme des sociétés européennes le devenir macroscopique de l'ensemble de l'humanité.

Chaque fois, le sentiment de ce devenir inexorable, de cette lutte bienfaisante ou au contraire délétère -cela dépend du point de vue-, entre l'oralité et l'écriture s'inscrit dans une configuration complexe de « valeurs d'escorte » tout aussi stéréotypées: la lutte tragique entre l'oral et l'écrit, c'est David contre Goliath, le pot de terre contre le pot de terre, le faible contre le fort, le passé contre le présent, archaïsme et tradition contre modernité. Dès lors, du point de vue de ceux-là qui produisent ces savoirs et ces catégories, et qui sont assurément du côté de l'écrit, - le type de savoir qu'ils mettent en œuvre

1-Georges FRAZER, *Le rameau d'or. Le roi magicien dans la société primitive*, 1900, 11, p. 5-6.

en étant le signe évident -, il y a toujours comme une forme de nostalgie qui, plus ou moins explicitement, teinte leurs analyses : l'oral, c'est la part du faible (les « cultures populaires »), et ce qui est toujours menacé de disparition dans la marche inexorable de la modernité.

Etudier les « cultures orales », somme toute, c'est toujours partir à la recherche d'un monde « que nous avons perdu » ou qui est en passe de disparaître... Et ce que nous avons perdu, c'est aussi, toujours plus ou moins fantasmées, la chaleur conviviale de l'oralité, contre la froideur raisonnante et la distance de l'écrit. Un monde souvent rêvé dont la *veillée*, par exemple, et la parole partagée seraient les motifs emblématiques.

Voilà, en quelques mots sommaires, le modèle d'intelligibilité qui régit, me semble-t-il, tout au moins en partie, le champ de recherche qui nous occupe. Curieusement, -et c'est ce qui m'intéresse particulièrement-, dans ce modèle, une instance culturelle majeure ne semble intervenir que très secondairement : celle de la communication visuelle et de l'image.

Si je considère, par exemple, le champ de l'histoire des mentalités que j'évoquais à l'instant, je me rends compte que l'image y occupe une place à la fois très secondaire et toujours plus ou moins mal définie. Somme toute, l'image y tient la plupart du temps une place exclusivement « illustrative », et ceci à tous les sens du terme. D'abord, elle est rarement étudiée pour elle-même : elle ne fait qu'illustrer le discours des historiens. Ensuite, lorsque, très peu souvent, elle est inscrite dans ce schéma général de la lutte entre oralité et écriture, elle est donnée comme une sorte d'intermédiaire stratégique entre les deux instances. Elle correspondrait alors à un moyen mis en œuvre par la culture lettrée et dominante pour gagner à sa cause la masse populaire des illettrés. C'est dans cette perspective, par exemple, qu'ont toujours été considérés les décors peints qui ornaient l'intérieur des églises médiévales et modernes dans l'Occident chrétien : une pédagogie par l'image, là où le « peuple » ne pouvait (encore) accéder à la vérité plus pure et plus profonde de l'écrit.

Au XVII^{ème} siècle, la mise en forme par les jésuites d'une véritable rhétorique de l'image donnera à cette acception du visuel son identité pleinement moderne : l'image n'existe pas pour elle-même, mais s'inscrit dans un dispositif illustratif : elle est toujours assortie d'un commentaire qui, en fait, la précède ! Aujourd'hui, l'image publicitaire, elle aussi, est donnée comme stratégie de conviction ou d'aliénation - production culturelle d'une élite ou d'un pouvoir économique destinée à rallier la masse à ses arguments consuméristes. C'est au fond le même modèle qui se perpétue, à propos de l'image, des églises médiévales aux publicités d'aujourd'hui : l'image, comme vecteur de communication, participe d'une stratégie d'aliénation.

D'une certaine manière, l'image, en tout cas l'image non-artistique ou, disons, l'image de communication, est toujours donnée comme le support d'une stratégie discursive, que celle-ci soit valorisée en qualité d'instrument pédagogique ou disqualifiée comme outil d'aliénation. C'est-à-dire que l'image n'est jamais donnée comme lieu culturel de communication, mais toujours comme instrument d'imposition. Et lorsque l'on dit, aujourd'hui, que nous vivons dans « une société de l'image », c'est toujours en assignant à cette dernière une relation très ambiguë par rapport à l'écrit. L'envahissement contemporain de la culture par l'image serait le signe d'un appauvrissement ou d'un dévoiement d'une littérarité de plus en plus menacée, le signe d'une postmodernité qui aurait perdu les repères de la modernité dont elle reste pourtant l'héritière.

L'image, dès lors, dans le schéma général qui commande la lecture de notre modernité, est toujours comme assortie d'un signe de dépendance, de secondarité, voire de négativité : tantôt outil pédagogique, tantôt instrument d'aliénation, tantôt encore symptôme d'une perte, elle me semble rarement définie en tant que vecteur premier de communication ou système en soi de création culturelle. Pour le dire encore en d'autres termes, il me semble que l'image n'a pas véritablement de place dans le système catégoriel qui partage nos mondes culturels entre oralité et écriture.

Comment faire, dès lors, pour réintroduire le visible et ses usages dans ce système ? Je ne sais pas exactement, mais je sais en tout cas que, dès lors que l'on envisage ce problème, toute une série de questions se posent dont la réponse permettrait sans doute de reconsidérer largement cette ligne de partage traditionnelle ou, mieux dit, cette mesure habituelle de nos identités et de nos appartenances culturelles. Considérer l'image ou, plus largement, plaider en faveur d'une véritable *anthropologie du visuel*, n'est-ce pas aussi troubler ces frontières convenues entre oralité et écriture et dès lors envisager comme à nouveaux frais cette question essentielle de l'interculturalité qui nous occupe ?

Parmi ces questions : les sociétés sans écriture sont-elles aussi des sociétés sans images ? Non bien sûr ! Mais quelles relations l'image ou le signe visuel entretiennent-ils avec le récit et toutes les figures de l'oralité et de la tradition ? Et dans les sociétés de l'écrit, l'image est-elle condamnée à entretenir par rapport à l'écrit cette relation de dépendance ou de secondarité qu'illustre et qu'emblématise à la fois la théorie jésuite de l'image ? L'image est-elle condamnée par l'écrit à n'être plus que le support d'un commentaire ? Ou alors, à ne plus se rendre « première » que dans le champ clos et, de toute manière, « légendé » de la création artistique ?

L'image –le *visuel*-, serait en quelque sorte situé entre l'oral et l'écrit ; en tant que lieu culturel de l'échange ou de la communication, elle porterait à la fois des marques d'oralité et des marques d'écriture, sans dire par là, évidemment, qu'il s'agisse de la *réduire* à une sorte d'intermédiaire, mais suggérant plutôt que des qualifications traditionnellement associées à l'oralité aussi bien qu'à l'écrit se retrouvent dans l'image.

Disant cela, il s'agit surtout de manifester la grande perméabilité des catégories que nous utilisons communément et leur plus grande complexité. Il y a de l'oral dans l'écrit et de l'écrit dans l'oral, c'est entendu, et l'image, qui n'est ni « écrit », ni « oral », manifeste une autonomie qu'on lui reconnaît rarement, en même temps qu'elle emprunte à « l'écrit » et à « l'oral » des caractéristiques qui ne cessent de troubler nos manières convenues de comprendre le monde.